



Villégiatures Idéales

Par D'ARGENSON

TROP longtemps le plus grand nombre des citadins aisés croyaient déchoir si, en villégiature, ils ne continuaient pas en tous points leur manière de vivre à la ville.

On les voyait partir encombrés de tout un bric-à-brac; une fois rendus, ils conservaient le même harnais, s'en tenaient le plus possible à leur cuisine ordinaire, restaient cabanés du matin au soir, se couchaient et se levaient fort tard. N'oublions pas qu'ils recherchaient davantage les villages, fuyaient la forêt, craignaient le serein et évitaient la rosée. Ils appelaient cela faire de la villégiature.

Je ne veux pas assurer qu'il n'y a pas encore beaucoup de gens qui agissent à peu près de la même façon. Mais le nombre grossit d'année en année de ceux qui, quittant la ville pour la campagne, dépouillent absolument le citadin, se mettent pour tout de bon au vert, courent les champs et les montagnes, font du canotage à outrance,

mangent les produits immédiats de la terre, se couchent et se lèvent tôt, en un mot vivent littéralement au grand air.

Et la tendance est de plus en plus à rechercher la grande nature, les solitudes pittoresques, les régions couvertes de forêts épaisses, ou celles où les vallées profondes alternent avec les montagnes et sont tachetées de lacs et de cours d'eau poissonneux et suffisamment navigables.

Nos grands chemins de fer ont mis, presque à nos portes, des centaines de régions qui réunissent tous ces attraits; ils nous y conduisent dans les wagons les plus luxueux, sur des voies planées et douces comme le velours. Et pour nous y héberger, ils ont aménagé des hôtels d'été et des cottages où, à côté du confort le plus complet, se conserve un agréable caractère agreste et primitif.

Pour ceux qui veulent mener la belle et réconfortante vie de camp, la vraie vie du plein air, il y a là les clairières gaies, sèches, salubres, bien situées dans les ravins